

# ORPHELINS DE SANG



*PATRICK BARD*

ORPHELINS  
DE SANG

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-097865-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*À Thierry Jonquet (1954-2009),  
l'ami, l'écrivain, para siempre.  
À Solange, à Elsa.*

*Pour Raquel Par, pour Heidi  
et leurs semblables...*



Tout ira toujours assez mal pour que l'espoir  
d'une vie meilleure ne s'éteigne jamais dans  
le cœur de l'homme.

Maxime GORKI





## Prologue

*Phoenix, Arizona. Thanksgiving Day, 2021.*

Maya claque la porte au nez des convives. Au diable leurs remontrances à la noix et quant à son frère, qu'il aille se faire foutre, ce lèche-cul, qu'il s'étouffe avec la dinde! Elle dévale les marches de la cave où elle aime à se réfugier et se laisse glisser dans l'obscurité sur le sol de béton, dos appuyé au mur de soutènement de la maison. De rage, elle envoie un coup de coude contre la cloison. Aïïïe, merde, non mais quelle conne! Avec toutes les larmes qu'elle a déjà versées là-haut, tout ce rimmel qui a dû couler, sûr qu'elle a la tronche d'un panda. Elle renifle, résiste à l'envie de s'essuyer.

Le goût de se pendre. Désir que tout ce que touche son regard explose, comme dans les films qu'elle regarde sur son *phone*. Pourquoi est-ce qu'ils ne veulent pas la laisser sortir avec Kevin, merde? Et ils demandent – en plus! – ce qu'elle peut bien lui trouver! Mais qu'est-ce qui lui manque, plutôt, bordel? Kevin a tout. Il est beau, intelligent, il...

Le pire, c'est qu'au fond ils s'en foutent complètement. Comme ils se foutent de tout ce qu'il pourrait bien lui arriver, de ce qu'elle est, de qui elle est vraiment. Un meuble, un élément de leur standing, de leur façade politiquement correcte de merde, voilà ce qu'elle est. Elle farfouille dans la poche de son pantalon, en extirpe son portable, un *bookphone* dernière génération auquel elle chuchote:  
– Kevin.

Le visage de l'aimé surgit instantanément de l'écran en 3D pour s'excuser: «Désolé, je ne suis pas connecté, laissez-moi un

message. » Elle enclenche le mode *cam* et lui envoie un baiser sonore. Fais chier.

Elle aime bien la cave. Il y fait frais et sombre comme dans une crypte, l'un de ces caveaux chers aux groupes gothiques du début du siècle, on est en plein *relive*, cool, elle adore ça. Une fois morte, elle sera vampire. Oui, avec des crocs pointus et une cape. Comme ça elle sera immortelle. Elle mordra le cou de Kevin et, tous les deux, ils vivront éternellement. Sauf le jour, parce que les vampires ne peuvent sortir de leur tombeau que la nuit. Si ça se trouve, elle est née dans un pays de vampires. En tout cas, il paraît qu'il y en avait, avant. Elle tortille du cul dans son pantalon noir et le tire-bouche jusqu'aux chevilles. Puis, voluptueusement, fait rouler sous ses doigts les bourrelets des cicatrices sur la peau douce de ses cuisses, en quête d'un espace encore libre. Ils l'ont bien cherché, après tout. Elle extirpe de son sweater le bout de verre émoussé qui ne la quitte jamais. Émoussé, c'est mieux, beaucoup mieux, ça ne tranche pas dans le vif, c'est comme une usure, c'est doux, au début, et puis ça ponce la peau, ça l'efface, elle devient rouge, c'est comme peler un bout de bois jusqu'aux veines. Le tesson coince entre le pouce et l'index, elle commence à frotter, éroder sa peau, lentement, avec application, son regard concentré guettant l'apparition des premières gouttes de sang, ce n'est rien, juste une piqûre légère, une douleur infime qui la soulage de plus grandes souffrances. Chacune des scarifications correspond à un chagrin, une altercation, une rupture. Elle a commencé deux ans plus tôt. De toute façon, s'ils espèrent la voir un jour en maillot de bain, ils peuvent toujours rêver ! Enfin le sang coule, doucement d'abord, juste un petit débordement qui remplit le sillon creusé par le verre. Puis le flot passe les lèvres de la blessure, incarnat. Chaud. Elle sent le liquide dégouliner le long de sa cuisse. Avec lui vient le soulagement, c'est comme faire sortir le pus d'un abcès, une façon de relâcher la pression. Souvent, le soir dans son lit, elle gratte la croûte pour se faire saigner, pour faire durer un peu sa purification. Cette fois, pourtant, le soulagement tant attendu n'est pas au rendez-vous. Enfin, pas complètement. Kevin. Elle n'a pas pu parler. Elle va faire mieux que lui parler. Bien mieux. Mais pour

lui faire l'offrande d'une belle cicatrice, le verre n'est pas assez précis. Il lui faut quelque chose de plus tranchant, plus incisif. Comme un bistouri. Bon, mais là, faut quand même pas rêver. Y a pas de chirurgien dans la famille.

Un cutter, peut-être? Même un cutter à moquette ferait l'affaire.

Elle scrute l'établi du père, à la recherche de l'outil adéquat. Que dalle. Celui-là, comme incapable... Jamais là quand on a besoin de lui. Elle se lève, pantalon sur ses grosses chaussures à bouts renforcés, noires, forcément noires, jouissant de la sensation du sang sur sa peau, du fluide qui imbibe à présent ses chaussettes, et elle glisse des pieds jusqu'au meuble en raclant le béton brut du sol de la cave. Perceuse, ponceuse, rien qui puisse lui être utile.

– Maya, t'es là?

À ses pieds, la voix inquisitrice de Kevin sort de la poche du Dickies tire-bouchonné. Elle se baisse en jurant, merde, merde, et chuchote :

– Kevin? J'arrive, attends un peu, le *phone* est dans mon futa.

Elle se contorsionne, parvient à agripper le téléphone dans son pantalon, puis tente de s'éloigner de l'établi à cloche-pied. Elle fait un pas, deux, et s'emmêle dans le tissu au milieu du troisième. Elle part en avant, lâchant le *phone* qui décrit une courbe gracieuse avant de retomber sur le ciment et de partir sous un vieux bureau en mélaminé remisé là des années plus tôt. Maya se reçoit sur les deux mains et ses genoux cognent le sol dur, froid et lisse. Elle fait une grimace et sent les larmes monter à nouveau sous l'effet de la douleur. Elle se relève, masse ses genoux couronnés.

– Maya? T'es dans le noir? Je vois rien, là où t'es. T'es où, là?

– Merde! Kevin? Je suis tombée. Bon, écoute, euh... je te rappelle dans cinq minutes. Putain, j'me suis fait mal...

– Ça va?

– Ouais, ça va, mais le *phone* s'est barré sous un meuble, j'suis à la cave, faut que j'le trouve, à tout d'suite.

Elle voit la pâle lueur de l'écran mourir sous le bureau. Le poids et les ans ont cintré son plateau d'aggloméré qui croule sous des piles de cartons poussiéreux. Elle en connaît le contenu. De vieux

livres sans intérêt, qu'elle a déjà feuilletés à plusieurs reprises au cours de ses longues bouderies souterraines. Elle rampe en direction du meuble, allonge la main pour se saisir du *phone* tout en pestant. Elle y est presque. Presque. Encore un effort. Et non.

Putain, elle a le bras trop court. Elle s'assied en tailleur, essoufflée. Le sang a recommencé à couler de la blessure qu'elle s'est infligée. Elle passe le doigt sur la plaie rouverte et enduit ses lèvres du liquide au goût de cuivre. C'est comme un baume. Elle attend encore un peu que le sang s'arrête. Toujours, faire gaffe de pas en foutre partout. Pour pas qu'ils se doutent. C'est son secret à elle toute seule. Enfin, elle toute seule... Kevin a été salement impressionné la première fois qu'il l'a vue nue. Total respect. Bon, cette saloperie de *phone*. Elle essaye encore de le choper. Rien à faire. Est-ce que ses géniteurs auraient pas pu la faire grande, plutôt que petite et boulotte? Chier! Qu'ils crèvent, où qu'ils soient. C'est pas tout ça, mais faut encore mettre la main sur un manche à balai ou un truc du genre. Et puis, on n'y voit rien là-dedans! Elle se relève et remonte son pantalon, goûtant au passage la texture des sombres rigoles sur la peau cuivrée de ses cuisses. Elle époussette le tissu de la paume de sa main droite et marche jusqu'à l'interrupteur. Une lumière crue inonde la pièce. Elle avise un balai à pont posé à l'envers, au sommet duquel pend une serpillière desséchée. Elle jette la wassingue et s'empare du manche avant de retourner s'accroupir devant le bureau. Le *phone*... Tiens, mais c'est quoi, ce truc? En plissant les yeux, elle distingue le bas d'une boîte en tôle posée sur la tranche derrière le bureau. Elle se redresse, considère l'empilement de cartons et souffle, des rides plissant son front d'adolescente. Elle entend le rire du père, dans la cuisine au-dessus d'elle. Le con.

Qu'ils aillent se faire foutre.

Pour le cutter, on verra plus tard... Au point où elle en est... De toute manière, faut bien récupérer ce foutu *bookphone*... Lentement, précautionneusement, elle entreprend de décharger la dizaine de gros cartons, les dépose un par un sur le sol. Elle souffle encore, massant ses reins du bout des doigts, et se hisse sur la pointe des pieds. Puis elle tire le bureau en grimaçant. Trop lourd, rien à faire. Alors elle entreprend de le faire glisser vers l'arrière. La boîte se décoince,

bascule et heurte le sol avec un bruit de ferraille. C'est une de ces petites caisses à munitions kaki de l'armée qu'on trouve dans les magasins de surplus. Elle est fermée par un cadenas de modestes dimensions. Intriguée, elle la soupèse, la secoue. Indiscutablement, il y a quelque chose là-dedans, mais ce n'est pas bien lourd. Qu'est-ce que ça peut être de si précieux qu'on l'ait si bien caché et si bien enfermé?

Maya se baisse pour récupérer son *bookphone* au passage, puis elle inspecte la pièce. Voyons : bêche, masse, cognée. Non, quand même pas. Pelle? Non plus. Pied-de-biche. Ben voilà.

Elle introduit le bout incurvé entre la boîte et le cadenas et force.

– Maya?

La voix de Kevin dans sa poche, irrésistible. Elle hésite. Considère le pied-de-biche tandis que l'engin vibre contre sa cuisse. Elle lâche l'outil et, d'une main, se connecte.

– Mon crapaud? Regarde, j'ai trouvé un truc bizarre, je vais ouvrir, on va voir ce qu'il y a dedans.

Elle embrasse la représentation du sourire satisfait planté au beau milieu d'un visage pâle et boutonneux jalonné de piercings et surmonté d'une huppe charbonneuse, place précautionneusement le *phone* en équilibre sur le bord du bureau de façon que Kevin ne perde pas une miette de la scène, avant de prendre sa respiration et, de nouveau, de forcer.

L'anneau a été un peu corrodé par les ans et l'humidité. C'est lui qui cède, pas le cadenas. Maya cesse de respirer. Tend l'oreille. Bruits de conversation au-dessus d'elle. Ils n'ont rien entendu. Elle ramasse la caisse et la pose sur le bureau. En extirpe une liasse de papiers jaunis, fragiles, cassants. Des journaux qu'elle étale dans la lumière. Des coupures de presse, plutôt. En espagnol.

Elle saisit son *phone* et le balade au-dessus des vieux papiers.

– Kevin? T'as vu ça, mon crapaud?

– Maya? Tu me fous la gerbe. Merde, je vois rien, arrête de remuer ce machin dans tous les sens.

Bordel, elle est nulle en espagnol. Kevin, lui, est bon. De toute manière, il est bon en tout, alors...

– Maya ?

– Maman ?

Elle n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir. En hâte, elle coupe son *phone*, ramasse les articles éparpillés et les fourre en chiffon dans les poches latérales de son Dickies. Tant pis pour le foutoir, elle reviendra plus tard pour tout ranger. Sa mère commence de descendre l'escalier.

– J'arrive, M'man, te donne pas la peine. C'est bon, je monte, là.

– Éteins derrière toi, alors.

## 1. Moins le quart

*Ciudad de Guatemala, central des pompiers municipaux,  
Troisième Avenue et Deuxième Rue A, zone 2. 4 juin 2007.*

Victor Hugo Hueso leva la tête vers la pendule dont les secondes trottaient sur le mur vert chiasso du central des pompiers municipaux de Guatemala. Moins le quart. Dans quinze minutes, précis comme une armée de coucous helvétiques, les habitants de «Guate» commenceraient à se tirer dessus. Qui avait dit un jour que le chaos régnait en ce pays ?

Les Guatémaltèques étaient un peuple ordonné, qui s'entre-tuait à heures fixes. La foire aux cadavres ouvrait généralement chaque jour vers 17 heures – l'heure de sortie des bureaux – et bouclait aux alentours de 22 heures en semaine, entre minuit et 1 heure le samedi, fermeture des discothèques oblige.

– Regarde, les vautours ont mangé les yeux de la dame !

Intéressée, la petite fille s'approcha de l'écran 17 pouces du Mac qui trônait sur le bureau du chef de station.

– Ah oui !

Hueso soupira. Rodrigo Smith dirigeait le service des relations publiques des pompiers de la ville et il était en plein divorce. Lorsqu'il avait découvert sa tendre moitié en train de mariner en tenue d'Ève en compagnie de son amant dans un jacuzzi du Vénus Motel – un boui-boui sur la route de Puerto Barrios – il avait péché un câble et s'était tiré sur-le-champ avec leurs deux gamines, huit et onze ans. Résultat, quand il était de service, une fois sur deux il ne trouvait pas à les faire garder et devait les amener avec lui au boulot. Pas que ce

fût un endroit pour les mômes. Ça non. Mais bon, à Guatemala, le spectacle de la mort violente était le lot quotidien des petits comme des grands. Le service comptait trois agents en plus de Smith, qui se relayaient par garde de vingt-quatre heures. Au central, les coups de fil pleuvaient en permanence, annonceurs de crimes et de catastrophes en tout genre, et les gars s'élançaient chaque fois, coiffés de leur casque, vêtus de leur ciré, appareil photo et caméra en bandoulière, pour témoigner de l'action des pompiers sur le terrain. S'ensuivaient photos et communiqués de presse qui tombaient dans les rédactions au rythme de l'actualité. Un service *très* apprécié des médias.

La gamine se rapprocha encore, un pouce dans la bouche, tortillant une mèche de cheveux bruns de l'index, suivie de sa sœur aînée. Elle fixa la tête gonflée du cadavre violacé, enterré jusqu'aux seins dans les immondices, et demanda d'une voix timide :

– Qu'est-ce qui est arrivé à la dame, Papa ?

La dame et une vingtaine de ses semblables avaient été ensevelis quelques jours plus tôt sous huit cents tonnes de détritiques tandis qu'ils fouillaient la décharge pour survivre. L'eau avait fait son œuvre. Des trombes. Une tempête tropicale dont Victor Hugo avait déjà oublié le foutu nom avait provoqué un glissement de poubelles et l'on en était encore à chercher les corps. Enfin, ceux que les rats n'auraient pas dévorés.

Smith faisait défiler les photos sous les regards attentifs de ses deux filles.

Un handicapé assassiné en pleine rue, fauteuil roulant renversé, baignant dans son sang.

Une adolescente enceinte jusqu'aux yeux gisant dans le caniveau.

Un clown mort. Les *maras*, les gangs, l'avaient eu avant même qu'il ait eu le temps de se démaquiller – une histoire d'extorsion, sans doute. Hueso voyait encore le même qu'il avait essayé d'empêcher d'accéder au consternant spectacle. Huit ans, pas plus. L'enfant avait vigoureusement protesté : « Je veux voir le clown mort ! »

Il eut une pensée pour Arturo, son petit garçon de dix mois, avant de se perdre dans la contemplation du cotonneux cortège qui défilait dans le ciel. On avait beau être en juin, il n'avait pas plu



une seule fois de la journée. Pas la moindre goutte. Ça promettait ! Au moins les averses douchaient-elles les ardeurs des criminels. Et il faisait une de ces chaleurs...

Victor Hugo aurait dû s'appeler Erilberto. C'était en tout cas le prénom qu'avait choisi pour lui sa mère, qui trouvait « Victor Hugo » un peu suranné. Non sans raison : un tel choix évoquait plutôt un homme mûr, un peu intellectuel, né dans les années quarante. Seulement voilà, don Carlos, son père, vouait un culte sans bornes à l'écrivain français, qu'il n'avait évidemment jamais lu, un culte qui n'avait d'égal que son adoration pour Napoléon, militaire de génie qui avait affaibli l'Espagne et, par là même, permis la victoire des guerres d'indépendance latino-américaines. Bref, la mère de Victor Hugo étant morte en couches, elle n'avait guère eu le loisir de donner son avis à l'heure du baptême.

Victor Hugo, donc. Hueso.

Bizarre, le téléphone n'avait pas encore sonné, ce soir.

Par acquis de conscience, il souleva le combiné, le porta à son oreille et attendit la tonalité. Bon. Il reposa l'appareil sur le chargeur et vérifia du coin de l'œil que les batteries étaient toujours branchées, occupées à faire le plein d'électricité.

Au début, il avait hâte que les événements s'emballent. L'adrénaline, sans doute. À présent... c'était différent.

Il consulta sa montre : 17 heures. Demain matin, cours de journalisme sur le campus de... Pan ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Cinq coups de feu venaient d'être tirés. Tout près. Il dressa l'oreille. Deux autres. Des cris dans la rue. Dans un même geste, Rodrigo Smith et lui jaillirent de leur siège à roulettes.

En bas, le gyrophare rouge d'une ambulance tournait déjà. Des gens couraient.

– J'y vais !

Victor Hugo Hueso agrippa en passant son sac photo, son boîtier et sa caméra, arrachant les fils des chargeurs de la prise, et sauta plus qu'il ne descendit l'escalier métallique en colimaçon pour se ruer sur le trottoir. L'ambulance vert fluo l'attendait, portière latérale ouverte, moteur tournant.

– Grouille-toi ! On a déjà reçu l'appel, c'est même pas à deux

rues! Troisième Avenue et Troisième Rue A! Encore un conducteur de bus qui s'est fait descendre!

Diego Sampayo, le chauffeur, démarra comme il montait dans le véhicule qui fonça sirène hurlante et portière ouverte, et Victor Hugo entrevit à peine Smith et ses deux gamines qui l'observaient, le nez collé à la fenêtre sale du bureau. Filant le train au camion des premiers secours, Diego passa tout juste la seconde. Sur l'avenue, attirée par l'odeur du sang, la foule hurlait, courait et, d'instinct, les deux fourgons lui emboîtèrent le pas. Le temps que Victor Hugo saute en marche, les gars de l'ambulance qui les précédait s'étaient déjà mis au boulot.

Un homme gisait inconscient, sur le dos, dans une mare d'un sang épais qui coulait dans le ruisseau. Mauvais signe. Crâne rasé, un peu enrobé, baskets, casquette de base-ball, le type avait pris au moins une balle, entrée au niveau de la base du nez, dans la joue droite. Victor Hugo épaula son Canon Eos 350 D et visa. Puis il chercha sur le trottoir des indices de la fusillade. Trouva deux douilles de 45, une dent qui avait sauté comme la balle perforait la mâchoire. Du coin de l'œil, il vit d'autres collègues qui arrivaient et se dirigeaient vers un petit salon de coiffure à quelques mètres de là. Canal Siete, *Nuestro Diario, Prensa Libre*: la presse déboulait à son tour, alertée par Radio Sonora, qui annonçait en direct fusillades et accidents. Ceux-là débarquaient toujours pratiquement en même temps que les pompiers, dans un ballet chronologiquement ordonné. Hueso regarda autour de lui. Un bel embouteillage s'était formé, mais pas trace du moindre bus. Il ne s'agissait donc pas d'un énième assassinat de chauffeur. Les collègues avaient ouvert le blouson du blessé. Une seconde balle dans la poitrine. Le pompier fit encore une série d'images tandis que les hommes entamaient un massage cardiaque et tentaient d'intuber la victime. De sa main libre, il poussa sur le bouton *on* de la caméra Sony et commença de filmer. Il zooma sur les tatouages de gang sur le torse, le ventre gras et blanc. Sans doute un règlement de comptes entre *maras*. Un de plus. Pour ce qu'il en savait, et au vu de la mare qui s'étalait sous le corps, le type était foutu. De sa caméra, il balaya la foule qui se poussait pour assister à l'agonie du voyou, s'arrêta sur les enfants en train de goûter tout

en regardant les pompiers qui s'activaient, têtes brunes aux cheveux hérissés, raides, aux traits indiens. Enfin, la police arriva et repoussa les passants derrière un ruban de plastique jaune marqué d'une inscription noire : « Zone d'accès restreint, Ministère Public. » Tu parles ! Il n'arriverait pas avant une bonne demi-heure, le ministère public en question. Hueso salua d'un vague signe de tête l'officier de la PNC<sup>1</sup> et pénétra dans le salon de coiffure où un pompier était en train de prendre la tension d'un vieil homme en blouse grise qui témoignait d'une voix chevrotante tandis qu'un flic notait sa déposition.

– J'étais en train de couper les cheveux d'un client lorsqu'un type est entré, celui qui est allongé là-bas, dehors (il eut un signe du menton), il a demandé le prix d'une coupe et il a dit qu'il repasserait. Et c'est ce qu'il a fait. À peine deux minutes plus tard, il est revenu avec deux autres larrons, les trois gars se sont regardés dans la glace avec mon client qui a dit tout en se levant : « Je crois que je reviendrai un autre jour », et tout en parlant il a défouraillé, sûr qu'il tenait son arme sur ses genoux pendant que je le ratiboisais, c'est pas possible autrement. Les autres ont dégainé aussi et tout le monde a commencé à tirer en même temps, et moi je me suis jeté par terre, j'ai pas cherché à comprendre. Quand ça a été fini, je suis sorti et j'ai vu celui-là étendu sur le trottoir. Tous les autres avaient foutu le camp. Mon Dieu, je suis vivant ! J'y crois pas !

De sa main libre, il se signa.

Victor Hugo photographia son collègue qui auscultait le vieux barbier. Il observa les impacts de balles sur les murs, le plâtre, les taches de sang, les douilles par terre. Deux revolvers avaient été abandonnés, l'un sur un fauteuil, l'autre sur le carrelage. Il sortit. Des journalistes désignaient d'autres taches de sang sur le trottoir, tandis que des témoins affirmaient avoir aperçu deux hommes blessés qui s'enfuyaient, se soutenant l'un l'autre. Il fallait en déduire que le client du barbier s'en était tiré indemne, après avoir blessé... Il se retourna, découvrit le corps du *marero*<sup>2</sup> à présent recouvert d'une

1. Police nationale civile.

2. Membre des *maras*.

bâche... Non, tué un type, de deux balles en tir groupé à la tête et à la poitrine, et blessé les deux autres, le tout avec un 45 à la précision incertaine. Bigrement dangereux, le client. Et sacrément bon tireur. Super réflexes, pas de doute. Il rangea sa caméra et son appareil photo dans sa besace et marcha vers un groupe de journalistes qui plantonnaient juste au-delà du ruban jaune.

– Eh, salut! Ça commence fort aujourd’hui, non?

Ildefonso Chaco, un costaud en gilet multipoches, lui tendit la main.

– Salut, Victor, comment va? C’est lundi. Je sais pas pourquoi, le lundi, c’est toujours comme ça. Oh putain, regarde!

Hueso tourna la tête et découvrit un agent de la PNC qui s’approchait tranquillement du cadavre en tenant un pistolet par le canon, sans doute l’une des armes entrevues chez le barbier. Il le posa délicatement à la gauche du mort et devant plusieurs centaines de personnes l’entoura d’un trait de craie jaune.

– Ah, *la puchica!* Mais ce con manipule la scène du crime! J’y crois pas!

– Chhhut, parle moins fort, l’ami, tu vas t’attirer des ennuis. S’il t’entend...

Un photographe que Hueso connaissait pour avoir été pompier et qui portait un gilet siglé *Nuestro Diario* éclata de rire.

– En plus cet abruti l’a mis à la gauche du mort. Statistiquement, il est droitier!

Chaco le rembarra:

– Tout le monde s’en fout, de toute manière, y aura pas d’enquête. Tiens, voilà la mère éplorée.

Dans un bel ensemble, les journalistes passèrent sous le ruban jaune et se ruèrent vers une femme obèse, aux cheveux courts teints en blond, aux racines brunes, aux bourrelets moulés dans un pantalon de jogging sale de deux tailles trop petit pour elle. Le rimmel avait coulé le long de ses joues tandis qu’elle se lamentait:

– Mon petit, mon tout petit, lui si doux... Mais comment une chose pareille a bien pu lui arriver? Hilario! Hilario!

Elle hurlait à présent, à demi effondrée, soutenue par deux agents des pompes funèbres qui souriaient. Ceux-là étaient branchés en